

L'ÉCOLE D'ALFORT ET LE MOUTON MÉRINOS

Par Bernard DENIS

*Professeur honoraire de l'Ecole vétérinaire de Nantes,
Membre émérite de l'Académie d'agriculture de France
Président d'honneur de la Société d'Ethnozootechnie
5, Avenue Foch, 54 200 Toul*

Résumé : On ne pense habituellement pas à l'Ecole vétérinaire d'Alfort pour l'histoire du Mérinos. Pourtant, DAUBENTON, GILBERT et A. YVART y furent professeurs, et des travaux concernant ce mouton y ont été conduits. Ils concernèrent les possibilités de son acclimatation en France, les résultats de son croisement avec des races autochtones et, plus tard, son amélioration en vue de la production de la viande, qui aboutit à la création d'une nouvelle race, l'Ile de France, connu en ses débuts sous le nom de « race d'Alfort ». De surcroît, pendant plusieurs décennies, des ventes de reproducteurs, notamment Mérinos, se déroulèrent à l'Ecole vétérinaire, particulièrement bien placée pour attirer des acheteurs potentiels. L'auteur évoque ces principaux événements dans un ordre sensiblement chronologique. Il rappelle aussi qu'Alfort et Rambouillet, à l'époque où l'importance des bêtes à laine était considérable pour l'économie nationale, furent les deux hauts-lieux de la zootechnie en France et qu'ils entretenirent des liens privilégiés.

Mots clés : *Histoire, Mérinos, Mouton, Alfort*

A lui seul, F.H. GILBERT fit jouer un rôle éminent à l'Ecole d'Alfort dans l'introduction et la propagation du Mérinos en France mais cet établissement oeuvra plus largement, directement ou indirectement, au service de cette race jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Rien d'étonnant à cela : Alfort était alors un lieu privilégié de la recherche en élevage et en agriculture et peut même être considérée comme le berceau de l'enseignement agricole public compte tenu de la création, en 1806, de la « Chaire d'Agriculture », appelée couramment « Ecole d'Agriculture » du fait qu'elle accepta des élèves non vétérinaires. Celle-ci fonctionna, avec des hauts et des bas, jusqu'en 1824, soit quelques années avant l'ouverture de l'Ecole de Grignon.

Le rôle de l'Ecole d'Alfort au service du Mérinos se confond certes en partie avec l'histoire de ce dernier, qu'il n'est pas de notre propos de traiter à proprement parler : nous la limiterons à un rappel très sommaire. Nous évoquerons ensuite, dans un ordre sensiblement chronologique, ce que certains Alfortiens ont apporté au Mérinos et ce qui s'est passé à l'Ecole elle-même. Nous ne détaillerons évidemment pas l'œuvre de GILBERT, renvoyant sur ce point aux travaux de P. BONNAUD (1, 2).

Nous avons utilisé deux sources principales d'information : les « Etudes historiques sur l'administration de l'agriculture en France », de MAUGUIN (3), et l'incontournable « Histoire de l'Ecole d'Alfort », de RAILLIET et MOULÉ (4). Plus ponctuellement, d'autres références seront mentionnées.

LES GRANDES ÉTAPES DE L'HISTOIRE DU MÉRINOS EN FRANCE

Plusieurs études d'ensemble ont concerné l'histoire du Mérinos. Citons notamment celle de FRANCK, écrite à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la Bergerie nationale de Rambouillet (5). On peut retenir en gros trois grandes périodes :

- la première, au XVIII^e siècle, inclut quelques introductions de Mérinos dans notre pays car des travaux et observations avaient confirmé son intérêt, et se termine conventionnellement par l'arrivée d'un troupeau d'excellente qualité zootechnique à Rambouillet. Cette période a été fort bien étudiée par L. et J. REVELEAU (6) ;

- la seconde est celle de la « mérinisation », qui fut très timide au début, rencontrant de sérieuses réticences aussi bien chez des éleveurs que chez des manufacturiers, mais devint massive sous l'Empire. Les achats de Mérinos à l'Espagne se répétèrent presque chaque année après la mort de GILBERT, dans le but de mettre à la disposition des agriculteurs un maximum de béliers en vue du croisement d'absorption des races indigènes. En 1814, date à laquelle ils cessèrent, le nombre de métis dans les troupeaux dits « de progression » était monté, selon MAUGUIN, à 2,5 millions de têtes ;

- la troisième, qui commence en gros à la Restauration, est faite d'incertitude, puis de déclin pour le Mérinos. Les conditions économiques avaient en effet évolué. LETARD et THÉRET (7) retiennent trois faits marquants pour les caractériser : la diminution du prix des laines, due à l'arrivée des laines d'Australie, où le mouton Mérinos avait pris un développement vertigineux ; l'apparition de la mécanisation de l'industrie, qui eut pour conséquence la demande d'une laine longue ; le développement des centres urbains, conséquence de l'industrialisation, qui suscita une augmentation croissante des besoins en viande. Dans ce nouveau contexte, le Mérinos, avec sa laine fine mais courte, et sa médiocre conformation bouchère, n'était plus le mieux placé pour satisfaire la demande.

La suite, en France, est faite du phénomène de « dépecoration » (chute spectaculaire des effectifs ovins liée à la crise lainière, puis de la conversion des « bêtes à laine » en « bêtes à viande » mais cela nous éloigne de notre sujet, sauf pour les débuts de la création du « Dishley-Mérinos », dont nous parlerons.

DAUBENTON

DAUBENTON n'appartient pas en propre à l'Ecole d'Alfort mais il est néanmoins connu comme ayant fait partie de son corps enseignant, de 1782 à 1788. Ses travaux, qui contribuèrent à justifier l'intérêt d'introduire des Mérinos en France, ne se déroulèrent qu'accessoirement à Alfort même : il les conduisit surtout dans sa propriété de Montbard, voisine de celle de BUFFON. Il convient toutefois de signaler que des moutons à laine fine furent placés très tôt à l'Ecole vétérinaire. Ainsi, RAILLIET et MOULÉ signalent que :

- dès la fondation de l'Ecole, un troupeau de moutons fut constitué, l'Intendant d'Auch ayant notamment été prié par BERTIN de fournir à Alfort « trois béliers de la même espèce que ceux qu'il a donnés à la Société d'Agriculture ». Il s'agissait de Mérinos. La permanence d'un troupeau de moutons sur le site est ensuite attestée ;

- en 1778, quelques « béliers d'Espagne » sont présents à la ménagerie et, à la mort de BOURGELAT, on sait qu'il y existait encore quelques mâles et femelles de cette race ;

- vers 1784, on constitue sur une plus grande échelle un troupeau « de moutons de race espagnole...choisis dans le beau troupeau de M. DAUBENTON » et on construit pour le loger la bergerie à claire-voie conçue par ce dernier.

Le fait que l'Ecole d'Alfort ait acquis une exploitation agricole (la Ferme de Maisonville) en 1783, dont la haute direction fut confiée à DAUBENTON, ajoute à la probabilité que des croisements identiques à ceux de Montbard y aient été pratiqués.

C'est TRUDAINE qui, ayant entendu parler de bons résultats obtenus par ceux qui avaient réussi à se procurer quelques Mérinos, demanda à DAUBENTON s'il serait envisageable, par des améliorations appropriées, de rendre nos races françaises capables de donner une laine aussi fine que celle d'Espagne. Ce dernier démontra que, par un choix judicieux des reproducteurs et une amélioration des conditions d'entretien des animaux, on pouvait au moins s'en approcher. L'ensemble de ses travaux servit à l'écriture de son ouvrage princeps « Instructions pour les bergers et les propriétaires de troupeaux », qui sera plusieurs fois réédité. Il lui fut reproché de ne pas avoir intégré de Mérinos à ses croisements et d'avoir donné des conseils difficiles à vulgariser (3).

Face à une demande insistante, TURGOT put acheter à l'Espagne 200 Mérinos, qu'il fit distribuer à plusieurs éleveurs et scientifiques, dont DAUBENTON, pour tester leur acclimatation et leur croisement avec les animaux autochtones. Si l'on en croit MAUGUIN, c'est sans enthousiasme que ce dernier introduisit des Mérinos à Montbard car il demeurait persuadé que les races étrangères n'étaient pas nécessaires pour multiplier en France les laines fines et les laines longues. Il conduisit néanmoins les croisements nécessaires et conclut à la possibilité de « naturaliser » le Mérinos dans notre pays. Ses travaux contribuèrent à préparer l'acquisition du troupeau Mérinos qui arrivera à Rambouillet en 1786.

La dernière mention que nous ferons de DAUBENTON à propos du Mérinos et de l'Ecole d'Alfort est la suivante : selon MAUGUIN, pendant l'hiver 86-87, le troupeau de Rambouillet, éprouvé par le voyage, pendant lequel il avait contracté la clavelée, perdit 35 bêtes. TESSIER fit appel à DAUBENTON pour envisager les moyens de conserver le troupeau, que les bergers espagnols qui l'avaient accompagné, croyaient perdu. Celui-ci présenta, pour le remplacer, un jeune professeur d'Alfort : François-Hilaire GILBERT.

LE RÔLE FONDAMENTAL DE F.H. GILBERT

GILBERT se trouva donc attaché comme vétérinaire au troupeau de Rambouillet et reçut comme instructions, d'abord de le sauver, puis de l'acclimater à la région et de le multiplier afin de livrer des animaux aux cultivateurs. Il travailla en étroite collaboration avec TESSIER pour définir des conditions d'entretien et d'alimentation qui devaient permettre au troupeau de s'adapter à un climat très différent de l'Espagne. Les cessions gratuites de reproducteurs n'ayant paradoxalement rencontré qu'un succès mitigé, les ventes publiques débutèrent à Rambouillet en 1795 et permirent au domaine de s'auto-financer. Ce fut un argument de poids qu'utiliseront GILBERT et HUZARD, responsables de l'Agence de l'Economie animale à la Commission d'Agriculture, lorsque des menaces pèseront sur le domaine. Celles-ci s'avèreront sérieuses : CHABERT sera même autorisé à se procurer 24 animaux pour l'Ecole d'Alfort, au cas où le troupeau de Rambouillet disparaîtrait (4). BONNAUD (2) va jusqu'à estimer, au vu d'un texte manuscrit de GILBERT, non daté, dans lequel celui-ci parle de ses interventions auprès du Comité de salut public, que c'est probablement lui qui a sauvé Rambouillet, alors que les établissements agricoles de Sceaux et de Versailles furent, eux, fermés. Les relations qu'entretint GILBERT avec Rambouillet ont toujours été étroites, MAUGUIN écrivant même, à propos de sa désignation pour aller en Espagne en 1798, qu'il avait été « chargé particulièrement, depuis plusieurs années, de diriger l'Administration supérieure de Rambouillet, dont BOURGEOIS était toujours l'économiste ».

L'intérêt de l'introduction du Mérinos en France n'était pas admis par tout le monde et, dès avant la Révolution, d'aucuns estimaient qu'il valait mieux se tourner vers les races anglaises nouvellement améliorées en vue de la production de la viande. Alors que l'opinion

prévalait chez les scientifiques qu'il y avait une opposition entre la production de la viande et celle de la laine, GILBERT trancha en faveur de la laine et de l'introduction du Mérinos, dont il sera toujours un ardent soutien. Il est à signaler qu'après la constitution du troupeau de Rambouillet, on avait cherché à en constituer un semblable à Alfort : FLANDRIN avait même été envoyé dans la province de Ségovie pour acheter des animaux au compte de l'Ecole mais des restrictions de crédits interdirent l'opération (4).

GILBERT joua un rôle fondamental dans les applications du Traité de Bâle avec l'Espagne, dont il avait lui-même inspiré les clauses de livraison annuelle de 100 béliers et 1000 brebis par an pendant cinq ans. Son objectif était de placer des Mérinos dans le Sud de la France, en Roussillon. Selon MAUGUIN, il n'était d'ailleurs pas loin de penser qu'en 1786, il aurait mieux valu y laisser le troupeau Mérinos plutôt que de l'acheminer à Rambouillet mais ce point de vue n'était pas majoritaire. Il souhaitait en tout cas que se constitue à Perpignan un établissement analogue à celui de Rambouillet. C'est seulement en 1798 que François de NEUFCHÂTEAU chargea GILBERT d'aller en Espagne choisir et acheter un premier contingent de Mérinos au titre du Traité de Bâle. On connaît la suite : il part de Paris le 17 novembre, séjourne à Perpignan pour organiser l'accueil du troupeau, arrive à Madrid le 14 avril 1799 et entame sa tournée d'achats peu après. Celle-ci s'avérera très difficile, aux plans technique et, surtout, financier, et GILBERT meurt à Sigueruelo le 7 septembre 1800, alors qu'il accompagnait le troupeau de plus de 1000 moutons qu'il avait constitué. Ce dernier poursuivra sa route après la mort de GILBERT et arrivera à Perpignan au début de novembre.

LE TROUPEAU D'EXPÉRIENCES D'ALFORT

Outre leur multiplication en race pure, les Mérinos qui étaient présents à Alfort servirent à des croisements. En effet, les contestations ne manquaient pas sur l'intérêt du mouton espagnol en France : à l'idée déjà évoquée selon laquelle les races anglaises auraient été préférables, s'ajouta celle d'une prétendue médiocrité d'adaptation du Mérinos à notre pays et d'une dégradation de ses qualités lainières, ce que certains filateurs de laine et fabricants de draps n'hésitaient pas à confirmer. Les ventes de béliers à Rambouillet s'en ressentirent et il devenait nécessaire d'apporter la preuve que ces propos ne correspondaient pas à la réalité (3).

Des essais de croisements, d'acclimatation et d'utilisation, débutés à Rambouillet peu après la constitution du troupeau, avaient également été mis en place dans un certain nombre d'établissements publics, dont certains seront vendus (voir supra). RAILLIET et MOULÉ nous apprennent qu'en 1800, Lucien BONAPARTE fit transférer à Alfort le troupeau national de Versailles, constitué au départ à Sceaux, dont le but était d'étudier le croisement du Mérinos avec nos races indigènes. Il était composé de brebis anglaises, boulonnaises, roussillonnaises, béarnaises, beauceronnes et valaisiennes. MAUGUIN précise que les « savants professeurs et directeurs d'Alfort » avaient plus de poids pour donner crédit aux résultats. Ces derniers purent prouver que « cinq races d'origine française, arrivées à la troisième génération, offraient des toisons dont la finesse rivalisait presque avec celle des moutons espagnols ». L'exposition de 1802 apporta la preuve que les laines des Mérinos de Rambouillet et celles des métis issus des croisements faits à Alfort présentaient toutes les qualités qu'on leur avait déniées. Il s'ensuivit un regain des ventes annuelles à Rambouillet.

Le transfert du troupeau de Versailles avait coïncidé avec la nomination de GODINE jeune comme professeur spécial d' « Education des bêtes à laine, des bêtes à corne, du cochon, du chien, du chat, du lapin, des abeilles et des vers à soie ». Celui-ci s'investit

beaucoup dans la gestion du troupeau ovin, que l'on prit l'habitude de qualifier de « troupeau d'expériences » et qui fit l'objet d'un financement spécial, étranger au budget de l'Ecole. GODINE voulait identifier les races françaises qui se prêtaient le mieux au croisement avec le Mérinos. Disposant d'un droit de parcours à l'extérieur de l'établissement, notamment dans les allées du bois de Vincennes, ce troupeau dégagait des résultats économiques intéressants. Ajoutons que GODINE fut également chargé d'une « Ecole de bergers », qui ne fonctionnera que quelques années. A son départ (1814 ?), c'est Victor YVART qui prendra la direction du troupeau. Composé alors de près de 300 animaux (y compris les agneaux), il fut presque supprimé en 1816 suite à de sévères restrictions de crédits. Seuls, 20 brebis et 4 béliers furent conservés pour les travaux pratiques d'enseignement. Le troupeau Mérinos reprendra néanmoins de l'importance puisque, en 1824, le Ministre de l'Intérieur ordonna d'en vendre une partie. L'année suivante, considérant que la race Méridionale était désormais bien connue et appréciée, il autorisa même le directeur à mettre le tout en adjudication. RAILLIET et MOULÉ, auxquels nous empruntons les renseignements qui précèdent, ne précisent pas si la totalité du troupeau fut effectivement vendue : il est en tout cas certain que l'on retrouva encore par la suite de purs Mérinos de Rambouillet à Alfort.

Au début des années 1830, l'attention de l'Administration fut attirée par le troupeau Mérinos de Naz, dans l'Ain, dont les animaux étaient restés très proches du type espagnol mais produisaient une laine ultra-fine. L'éleveur, GIROD, suggéra que soient tentés des croisements Rambouillet x Naz. L'Ecole d'Alfort y contribua, sous la direction d'Auguste YVART (voir plus loin) et, pour l'année 1838, MAUGUIN pouvait écrire que les expériences avaient démontré que le Naz avait sa petite taille et, peut-être aussi la finesse de sa laine, à la médiocrité de la nourriture qu'il recevait dans l'Ain. Cela n'empêchait nullement les Mérinos issus d'un croisement avec lui d'avoir un format normal si la nourriture était abondante, et également de bonnes qualités lainières.

L'intérêt du troupeau d'expériences d'Alfort fut encore conforté par l'introduction du mouton anglais Dishley, création du célèbre BAKEWELL, qui concerne notre sujet parce qu'il sera un peu plus tard croisé au Mérinos. C'est un rapport rédigé en 1820 par Victor YVART à la suite d'un voyage en Angleterre, qui ré-attira l'attention sur les races anglaises spécialisées dans la production de la viande et suscita un engouement rapide et excessif des milieux agricoles, lesquels demandèrent à l'Administration d'en introduire en France. Celle-ci continuait à considérer que le Mérinos répondait bien aux besoins du pays et se contenta d'aider quelques éleveurs à procéder à des introductions privées de moutons britanniques. C'est sans doute à ce moment-là que l'Ecole d'Alfort fit l'achat modeste de trois animaux anglais...Des recherches avaient été ébauchées une vingtaine d'années plus tôt par FLANDRIN sur les races à laine longue. Il apparut néanmoins vite nécessaire que l'administration se charge des expériences d'acclimatation et de croisement avec les races françaises, et l'Ecole d'Alfort apparut comme étant la plus propice pour cela. Auguste YVART, dont nous reparlerons dans un instant, partit en Angleterre en 1833 pour y acquérir 6 béliers et 62 brebis de grande qualité, qui constitueront la souche initiale des nombreux béliers qui seront utilisés ultérieurement en croisement, ça et là, pour améliorer nos races autochtones. Notons que ces animaux furent, à Alfort, entretenus selon le « système anglais » : pâturage toute la journée et rentrée le soir dans des cours pourvues de hangars ouverts à toutes les époques de l'année (3).

On se doute bien que les capacités fourragères du domaine d'Alfort étaient limitées. C'est pour cette raison que les premiers bovins Durham introduits officiellement en France furent transférés d'Alfort au Pin ; c'est elle également qui sera responsable en 1842 du

transfert du troupeau ovin, composé alors de purs Dishley et de Dishley x Mérinos, dans le Pas de Calais, à la Ferme de Montcavrel.

Retenons en tout cas que, pendant une bonne cinquantaine d'années il y eut à Alfort une importante activité d'élevage, qui concerna spécialement le Mouton et, assez largement, le Mérinos.

AUGUSTE YVART ET L'ÉVOLUTION DU MÉRINOS

Chargé de nombreuses missions agronomiques, Victor YVART s'était déjà fait suppléer par son neveu Auguste YVART à partir de 1819. La succession sera officielle en 1824. Il prendra plus tard la suite de GIRARD comme directeur et sera, en 1837, nommé Inspecteur général des Ecoles vétérinaires et des Bergeries royales. Auguste YVART fut un personnage très important dans l'agriculture de son temps. MAUGUIN nous dit même que, sans l'être officiellement, il fut quasiment le directeur de l'Administration de l'agriculture de 1839 à 1847. Le titre et la fonction lui furent d'ailleurs proposés officiellement en 1846 mais, craignant de devoir « renoncer aux grands travaux qu'il dirigeait et auxquels il était attaché », il déclina l'offre. La biographie très critique que lui consacre NEUMANN (8) est assez étonnante au regard de la réputation habituelle du personnage.

Auguste YVART se consacra surtout, au plan scientifique, à l'amélioration du cheptel ovin, ce qui lui valut, comme à GILBERT, le titre de « grand moutonnier », dont on ne comprend pas pourquoi NEUMANN y voit une certaine ironie ; il faut dire, pour être précis, que ce dernier parle d'un « surnom de *grand moutonnier de France* ».

Concernant le Mérinos, A. YVART conduisit à Alfort les croisements Rambouillet x Naz, évoqués à propos du « troupeau d'expériences ». Il consentit par ailleurs beaucoup d'efforts en faveur du Mérinos de Mauchamp. Dans une ferme de l'Aisne était apparu en 1828 un véritable mutant, caractérisé par une toison peu tassée, aux brins de laine droits, lisses, brillants comme de la soie. L'animal –un bélier-, qui était très petit, présentait de graves défauts de conformation. L'éleveur parvint à reproduire le caractère et, peu à peu, se constitua un véritable troupeau de plus de cent têtes. YVART découvrit ce troupeau en 1835, remarqua la piètre conformation bouchère des animaux mais estima que leur toison pourrait remplacer avantageusement les laines Longwool anglaises. Il fit un rapport à l'Administration, demandant à ce que l'Etat aide financièrement le fermier à sélectionner son troupeau et en corriger les défauts. Il fut chargé en contrepartie de suivre de très près le travail de l'agriculteur. Il fit transférer en 1842 des Mauchamp dans un domaine de l'Etat, dans les Vosges, afin d'y expérimenter, d'un côté des pratiques de consanguinité étroite, de l'autre des croisements avec des Rambouillet et des Naz, en espérant obtenir une laine qui pourrait rivaliser avec le cachemire. Il en plaça également à Alfort : QUITTET (9) nous rappelle d'ailleurs que du Mauchamp est intervenu dans les croisements Dishley x Mérinos.

Outre ses travaux sur le Mérinos, YVART s'intéressait de plus en plus au Dishley, compte tenu de l'intérêt grandissant des agriculteurs pour la production de la viande. Pour lui, il ne s'agissait nullement d'abandonner le Mérinos mais de lui conserver ses qualités lainières tout en le dotant d'une bonne conformation bouchère. La vieille idée d'une opposition entre les deux aptitudes disparaissait dès lors que les animaux étaient correctement alimentés. On connaît la célèbre expression « emballer un Dishley dans la peau d'un Mérinos » pour résumer ses objectifs. Les premiers résultats obtenus à Alfort étaient prometteurs. Selon MAUGUIN, « les croisements judicieux qui s'y exécutaient permettaient d'espérer que l'on

parviendrait à créer une race française également appropriée aux besoins de l'industrie manufacturière et aux spéculations de l'engraissement ». YVART en était convaincu et, souhaitant par ailleurs que des croisements soient également effectués avec une autre race anglaise, la New-Kent, il décida l'Administration à donner une dimension nouvelle à ces travaux, et c'est alors que le troupeau d'Alfort fut transféré dans le Pas de Calais, sous un climat proche de celui de l'Angleterre, et dans une région riche en manufactures qui utilisaient de la laine longue anglaise. Le troupeau revint à l'Ecole de Grignon en 1879. D'abord appelé « race d'Alfort », puis « Dishley-Mérinos », puis « race de Grignon », il devait finalement devenir « Ile de France » en 1922.

Après le départ des animaux dans le Pas-de-Calais en 1841, il sera procédé à un renouvellement du troupeau ovin à Alfort, qui comprendra certes des Dishley x Mérinos, mais aussi des Mauchamp et des Mauchamp x Rambouillet. Bien qu'ayant cédé sa place de professeur à MAGNE, YVART continuera à s'en occuper, considérant d'ailleurs ce troupeau beaucoup plus comme une dépendance des bergeries royales que comme le troupeau de l'Ecole vétérinaire d'Alfort. Il faudra attendre la retraite d'YVART, en 1860, pour que le « troupeau d'expériences » soit définitivement transféré à l'extérieur (Bergerie impériale du Haut-Tingry) et que soit maintenu à Alfort un seul « troupeau d'études ». (4)

Il nous reste, pour en finir avec le rôle qu'a joué Alfort au service du Mérinos, à évoquer les ventes de reproducteurs qui s'y déroulèrent pendant plusieurs décennies.

LES VENTES ANNUELLES DE MÉRINOS A ALFORT

Ce thème mériterait sans doute une étude approfondie, que nous n'avons pas menée. La situation d'Alfort, aux portes de Paris, faisait de l'Ecole vétérinaire un emplacement de choix pour des ventes d'animaux. Sans pouvoir préciser quand elles débutèrent et s'achevèrent, il est possible d'affirmer qu'elles furent nombreuses et ne concernèrent pas seulement le mouton : des ventes de bovins Durham s'y produisirent régulièrement. RAILLIET et MOULÉ nous disent que ces ventes de reproducteurs d'espèces et de races diverses «ont lieu en avril ou en mai, dans la rotonde du parc. Souvent, on rassemble les animaux à vendre dans le domaine de Charentonneau, dont une partie est affermée par l'Ecole pour l'entretien de son propre troupeau ; on les expédie d'ailleurs à Alfort un certain temps avant la vente, circonstance éminemment favorable pour les élèves et pour les amateurs ».

Venant s'ajouter aux recherches sur l'amélioration de nos races animales et de leurs conditions d'élevage, les ventes de reproducteurs qui y furent pratiquées pendant plusieurs décennies ajoutent à la dimension « zootechnique » de l'Ecole d'Alfort au XIX^e siècle.

CONCLUSION

L'Ecole d'Alfort n'est pas spontanément associée à l'histoire du mouton Mérinos. Pourtant, certains des « zootechniciens » qui se sont beaucoup occupés de ce dernier, à un titre ou à un autre, ont été professeurs dans cet établissement. Celui-ci, par ailleurs, a servi de cadre à d'importantes expériences visant à caractériser ou améliorer le Mérinos.

Des liens privilégiés ont été tissés, dès l'époque de F.H. GILBERT, entre Alfort et Rambouillet qui, à une époque où l'importance des bêtes à laine était considérable pour l'économie nationale, furent pendant quelques décennies les deux « hauts-lieux » de la zootechnie en France. Si le rôle de Rambouillet fut majeur dans le développement et la

production du Mérinos que nous qualifierons de « classique », l'Ecole d'Alfort, grâce à Auguste YVART, a largement contribué à tenter de faire évoluer celui-ci. L'une des directions suivies a été un succès puisque la « race d'Alfort », sous le nom d' « Ile de France », est devenue une grande race nationale, connue également dans le monde entier.

Nous remercions notre confrère Pol JEANJOT-EMERY pour les renseignements qu'il nous a transmis.

BIBLIOGRAPHIE

- 1) BONNAUD, P., « Le voyage en Espagne et la mort de François-Hilaire GILBERT », *Ethnozootecnie* n° 44 (*Varia* n°1), 1989, 77-122.
- 2) BONNAUD, P., *La vie et l'œuvre de François-Hilaire GILBERT*, Publication hors-série de la SEZ et de la SFHMSV (*Ethnozootecnie*, Hors-série n° 5), 2004 (110 pages).
- 3) MAUGUIN, M., *Etudes historiques sur l'administration de l'agriculture en France, Tomes 1, 2 et 3*, Jules Tremblay (successeur de Mme Vve Bouchard-Huzard), Paris, 1877.
- 4) RAILLIET, A. et MOULÉ, L., *Histoire de l'Ecole d'Alfort*, Asselin et Houzeau, Paris, 1908.
- 5) FRANCK, J., « Le Mérinos, son épopée en Europe et en France au XVIII^e siècle. Les bergeries impériales », in : Collectif, *La Bergerie nationale de Rambouillet, Histoire du Mérinos et d'une école, 1786-1986*, INRAP Ed., Dijon, 1986.
- 6) REVELEAU, L. et REVELEAU, J., « La quête des bêtes à laine fine et en particulier en France au XVIII^e siècle, préparant la mérinisation », in GUINTARD, C. et MAZZOLI-GUINTARD, Ch. (Coord.), *Elevage d'hier, élevage d'aujourd'hui – Mélanges d'Ethnozootecnie offerts à Bernard Denis*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 121-138.
- 7) LETARD, E. et THÉRET, M., « 200 ans de révolution agricole dans l'élevage », *Chambres d'Agriculture*, 1957, 28, supplément au n° 125-126 (*200 ans de Révolution agricole*), 44 pages.
- 8) NEUMANN, L.G., *Biographies vétérinaires*, Asselin et Houzeau, Paris, 1896.
- 9) QUITTET, E., *Races ovines françaises*, Coll. « Les races d'animaux domestiques », La Maison Rustique, Paris, 2^{ème} édition, 1965.